

A peine, avec le gain si modique de sa journée tout entière pouvait-elle se nourrir et mettre de côté le prix de son modeste loyer.

Elle se rappelait qu'il lui avait fallu travailler des nuits entières pour arriver à économiser les trente francs qu'elle destinait à la nourrice.

Et maintenant il fallait qu'elle songeât, en outre, à acquitter les termes arriérés, si elle voulait empêcher la vente de ses quelques vieux meubles et ne pas se trouver sur le pavé.

Telles étaient les réflexions de l'infortunée en montant les cinq étages qui conduisaient à son logement.

Réflexions pleines de découragement, de désespoir et de larmes.

Un tremblement nerveux agitait sa main lorsqu'elle voulut introduire la clef dans la serrure.

Et lorsque ayant ouvert la porte elle se trouva dans sa misérable mansarde, et qu'à la clarté de la lune dont les rayons illuminaient d'une lueur mélancolique l'intérieur du triste réduit, elle vit la commode brisée dont les tiroirs étaient restés ouverts après l'effraction et le vol commis par son mari, elle secoua tristement la tête et murmura en pleurant :

—Voilà ton ouvrage, Bertrand !

Elle fit quelques pas dans la chambre déserte et au milieu de ce morne silence il lui semblait que la mort avait passé par là !

Elle éprouvait cette lugubre impression dont on se sent saisi lorsqu'on entre dans une chambre mortuaire après l'enlèvement du corps.

Tout son sang se glaçait dans ses veines, ses jambes se dérobaient sous elle, et elle crut qu'elle allait mourir.

Pendant quelques instants elle demeura immobile, clouée sur place, ne pouvant faire un mouvement pour surmonter cet état de défaillance.

Puis, après cet anéantissement de tout son être, la vie lui revint avec la douleur.

Son cœur se remit à battre avec violence.

Elle referma la porte que, dans le premier moment de trouble, elle avait laissée ouverte.

Et se précipitant vers la chambre où, quelques heures auparavant, elle entendait encore les vagissements de son enfant, elle alla se jeter à corps perdu sur le berceau vide, en criant, au milieu des sanglots qui l'étouffait.

—Mon pauvre petit Charlot !... Mon fils !... Mon ange bien-aimé !...

Puis elle enfonçait son visage baigné de larmes dans cet oreiller sur lequel la chère petite tête avait marqué son empreinte.

Elle embrassait fiévreusement la place où le pauvre reposait au moment où elle l'avait pris dans ses bras pour l'emporter là-bas à l'hospice des Enfants-Trouvés !

Et l'on eût pu l'entendre répéter, comme naguère encore quand elle s'adressait à son enfant : « Je ne pouvais pas te voir souffrir, je ne pouvais pas te laisser mourir de faim. Je ne le pouvais pas ! je ne le pouvais pas !... »

Et pendant une heure elle resta ainsi devant ce berceau auprès duquel la malheureuse mère avait passé tant de nuits à veiller, à prier, à pleurer !

Les larmes qu'elle versait pendant cette nuit-là étaient plus amères, plus douloureuses encore que toutes celles que, jusqu'alors, elle avait répandues.

Le jour naissant la trouva prête à subir avec plus de courage cette séparation qu'elle avait dû s'imposer, mais aussi décidée à ne pas s'accorder un instant de repos, jusqu'au jour où elle parviendrait à amasser assez d'argent pour payer, pendant quelques mois, la nourrice à qui elle confierait son enfant, après l'avoir retiré de l'hospice.

Il n'y aurait plus désormais pour elle ni dimanches ni jour de fêtes.

Et si, par malheur, le travail de couture venait à lui manquer, elle accepterait n'importe quel ouvrage qui pût chaque jour amener son salaire.

En attendant que l'heure lui permit d'aller se présenter dans les ateliers où, déjà, on lui avait confié de l'ouvrage, Marie-Jeanne voulut réparer le désordre que Bertrand et Rémy avaient causé dans la mansarde, après avoir brisé les tiroirs de la commode et éparpillé le linge sur le carreau.

Et tout en s'occupant à cette besogne qui renouvelait pour elle de si poignantes douleurs, elle s'écriait en pensant à tout ce que Bertrand lui avait fait souffrir :

—Ah ! le misérable ! le misé... Et, s'arrêtant subitement, elle se prit à songer aux premiers jours de son mariage, à ces quelques jours de bonheur si promptement écoulés, à la naissance du cher petit enfant qui avait ramené auprès d'elle son mari repentant quand déjà l'influence funeste de Rémy l'avait entraîné loin de son ménage.

—Son cœur est bon, se disait-elle, mais son caractère est sans force, sans énergie pour lutter contre l'entraînement et les mauvais conseils.

« Et maintenant que le voilà seul, livré sans défense à ce perni-

cieux ami, il voudra chercher dans le vin et la débauche l'oubli de ses fautes, de ses remords, et il est perdu pour toujours.

Et la pauvre désespérée ne disait plus, comme tout à l'heure : — Le misérable !... Elle s'écriait, d'une voix pleine de sanglots et de larmes :

—Ah ! le malheureux ! le malheureux !...

« Mais ce n'est plus le temps des souvenirs heureux, ce n'est plus le temps des regrets ou des pleurs, se dit Marie-Jeanne.

« Fais appel à toute ton énergie, efforce-toi de ranimer ton courage.

« Travaille pour avoir le droit de rester dans ton misérable logis.

« Travaille pour racheter ton enfant, pour payer le lait qui le fera vivre.

« Travaille, Marie-Jeanne, travaille !...

Et, tout de suite, elle courut vers une maison de confection de lingerie pour femmes et enfants.

On la connaissait bien et on l'estimait dans le magasin où elle se rendit.

—Nous avons peu de commandes à faire en ce moment, lui dit-on ; mais, pour une brave ouvrière comme vous, il y en aura toujours.

—Tenez, Marie-Jeanne, dit la patronne de l'établissement, faites nous, d'abord, ceci : une layette.

—Une... une layette, dit Marie-Jeanne tout émue.

—Oui, celle d'un enfant de trois mois...

—De trois mois... comme lui, comme lui, se dit-elle tout bas.

—C'est un charmant petit garçon, vous y travaillerez avec cœur, avec courage, en regardant le vôtre.

—Le mien !... Le mien ! pensa la mère désespérée, en retenant ses sanglots... Oh ! non, non, pas cela, pas cela, je vous en supplie, madame ! Je ne pourrais pas... Je ne pourrais pas... et tout un flot de larmes s'échappa de ses yeux.

—Calmez-vous, calmez-vous, ma bonne Marie, dit avec compassion la patronne, votre enfant, sans doute, est malade...

—Oui, malade, dit en rougissant Marie-Jeanne.

—Eh bien ! il vaut mieux vous charger d'un autre travail. Emportez ce paquet que nous destinions à une ouvrière qui ne peut l'entreprendre en ce moment.

« Je n'ai pas de recommandations à vous faire, Marie-Jeanne. Je sais quelle conscience et quels soins vous apportez à la confection de l'ouvrage que l'on vous confie.

—Je tâcherai de me rendre digne de votre confiance, madame.

—Allez, mon enfant, et bon courage.

Marie-Jeanne regagna son logis et, tout de suite, voulut se mettre à l'œuvre.

CHAPITRE XIV. — DÉCOURAGEMENT

Elle avait rapporté de la maison de confection de l'ouvrage pour toute une semaine.

Huit jours pendant lesquels l'ouvrière se promettait de ne pas perdre un seul instant.

Elle ne s'interrompait dans son travail que tout juste le temps nécessaire pour se procurer la maigre nourriture à laquelle elle se condamnait, par économie. Pour elle, pas de temps employé à faire la cuisine et moins encore à mettre le couvert.

Depuis bien des mois déjà, lorsqu'elle avait encore son enfant auprès d'elle, Marie-Jeanne s'était habituée à manger à la hâte, et ne quittait son ouvrage que pour aller auprès du cher petit.

A présent plus que jamais, elle s'imposait des privations pour entamer le moins possible la recette de la semaine.

Combien il lui tardait de voir arriver la fin de cette première semaine, et de rapporter l'argent qu'elle aurait gagné, ce premier argent qui serait le commencement de l'épargne sacrée destinée au rachat de son enfant.

Dans ces moments-là, son imagination enfantait mille projets pour l'avenir.

Elle se voyait déjà assise auprès du berceau redevenu le nid tout plein de délicieux gazouillements d'ange.

Et alors aux sanglots qui gonflaient sa poitrine succéderait les doux chants maternels qu'accompagne le mouvement cadencé imprimé au berceau.

Désormais, pour elle plus de craintes, plus de transes, plus d'angoisses, car son fils aurait trouvé là-bas, dans l'asile hospitalier, la force et la santé qu'il ne s'agirait plus que d'entretenir par des soins assidus.

Ce serait sa tâche à elle, la mère attentive, une tâche que la Providence—écoutant ses prières—l'aiderait à accomplir.

L'espérance lui faisait redoubler de courage et la fièvre du travail